

TEMPERATURE

De 18 août 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 18 août — Indications pour la Louisiane — Temps — pluies locales et orages...

NOTRE EDITION

—DU—

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, L'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an — pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Prophéties.

Il était minuit. M. Bergeret célébrait dans son appartement, avec MM. Mazure, Goubin et Jean Marteau, les orgies de la sagesse. Leurs esprits, excités par le thé, le tabac et le bruit des paroles, soulevaient l'un après l'autre tous les voiles qui cachent au vulgaire l'ordre de la nature et la destinée de l'homme.

Après avoir soumis l'action et la pensée à l'empire d'un déterminisme rigoureux et fermement institué les lois de l'évolution, ils découvraient les arcanes de l'avenir et faisaient apparaître, dans la fumée des cigarettes, l'humanité future.

—Peu à peu, dit Jean Marteau, la force brutale recule devant la force morale, et nous marchons vers la paix universelle.

—Mon ami, dit M. Bergeret, je crois que vous prophétisez.

—C'est mardi, dit remarquer M. Goubin.

—Il est vrai, reprit M. Bergeret, que chaque mardi, entre dix heures et minuit, ou plutôt dix heures et dix minutes, ce qui doit arriver, se réalise.

—C'est ainsi, dit M. Bergeret, que les astronomes qui calculent les éclipse pour cent ans et plus, et ne se trompent jamais. Ainsi

faisaient les astrologues, qui tiraient des horoscopes et se trouvaient toujours. Nous ne sommes pas des astrologues, mais nous sommes encore moins des astronomes, et si nous avons quelques raisons de croire que nos principes ne sont pas faux, les conséquences que nous en tirerons manqueront toujours de certitude. Il en serait autrement si l'histoire était une science. Quand la sociologie sera constituée, on saura prévoir les événements. Mais la sociologie n'est pas constituée.

—Vous avez raison, maître, dit Jean Marteau. Mais ne peut-on, à des signes certains, reconnaître la direction générale de l'humanité, comme les astronomes voient le soleil emporté avec ses satellites vers la constellation d'Hercule, sans pouvoir calculer la vitesse de ce dernier mouvement? N'avez-vous pas dit vous-même que la force morale semble devoir l'emporter en définitive sur la force matérielle?

Je ne m'en dédis point, répondit M. Bergeret. Et quoi qu'il en soit, je veux bien le redire encore. Si c'est vrai, il faut le dire. Et il faut le dire si ce n'est pas vrai. Parce qu'en disant de telles choses, on les rend vraies. C'est la parole qui crée les vérités morales. Et je crois, après tout, aux progrès de la paix comme aux progrès des démocraties. On peut dire, très généralement, que les aristocraties sont guerrières et les démocraties pacifiques. L'action du prolétariat, qui commence à s'exercer puissamment sur toute l'Europe, est favorable à la paix universelle. Le nationalisme est belliqueux, mais cela ne compte point. Ce n'est point un danger, c'est un amusement. Je veux qu'il dure encore un peu pour nous distraire. J'ai rencontré hier soir Jean Coq et Jean Mouton sur le boulevard Saint Germain. Ils me dirent, avec un peu d'orgueil, qu'ils se rendaient au Comité de l'Agitation nationale. La séance devait être importante. L'ordre du jour ne portait qu'un mot, mais quel mot: Action!

—Et vous agissez, messieurs? —Beaucoup, et ce n'est que le commencement. Nos agissements pour agir. Nous préparons l'action. —Qu'est-ce que l'action? —Vous nous le demandez! Mais cela s'explique de soi-même. L'action, c'est de se jeter sur quelqu'un, c'est de tirer sur un ennemi, c'est de marcher au clairon. C'est principalement une chose militaire, coloniale et nationale. Je commence à comprendre. Mais prenez des exemples. Enforcer sa baïonnette dans le ventre d'un négro, c'est de l'action! —Certains disent: Assommer dans les bois de Boulogne un ouvrier mécanicien qui crie: «Vivent les soldats! Vive la République!», c'est de l'action! —Oui, c'est de l'action, et de la bonne — Et découvrir la bacille de la tuberculose, le bacille du cancer, et cultiver, atténuer ces invisibles destructeurs jusqu'à les rendre salutaires, et redonner ainsi la vie à des millions d'hommes, est-ce l'action? —Non. — Et organiser une coopérative de consommation et une coopérative de production, est-ce de l'action? —Non. L'action, c'est ce qu'on fait avec des armes ou avec une poigne solide. —Précisons. Agir c'est détruire. —Si vous voulez, dit Jean Coq. Il y a surtout l'action contre la République. Notre Comité, qui émane de la Ligue de l'Agitation française, prépare aujourd'hui même cette action nécessaire. —Vraiment? —C'est comme je vous le dis. —Ainsi vous êtes, messieurs, conjurés contre la République. —Nous le sommes. Moi Jean Coq, je suis royaliste. Jean Mouton est républicain, et Jean Laiglon, que nous allons retrouver

au siège du Comité, est césarien. Nous agissons ensemble. —C'est admirable! Monsieur Jean Mouton, est-il vrai que vous travaillez avec ces messieurs à détruire la République? —Oui, j'y travaille, mais soyez tranquille! j'y travaille en républicain. Jean Coq y travaille en royaliste, Jean Laiglon en césarien, et nous y travaillons tous trois en nationalistes. Voilà qui arrange tout. D'ordinaire n'avait pas l'idée d'une combinaison pareille. Entre nous, il n'est pas bien malin, Deroulède. —C'est vous qui le dites. Mais comment êtes-vous arrivés à vous entendre tous trois? —Je vais vous le dire: en ne parlant pas. Nous avons quel quefois crié ensemble. Nous n'avons jamais parlé. —Je conçois que cela a suffi. —Vous vous trompez; cela n'aurait pas suffi. Mais pour plus de précaution, nous avons pris soin de ne pas penser. C'est quelque chose de mauvais que de penser. On ne sait où cela vous mène. Nous avons vu que nos adversaires pensaient. Cela nous a inspiré une juste horreur de la pensée. Et rien d'intellectuel n'a troublé la douce union des nationalistes. — Vous avez été bien inspirés, messieurs. Savez-vous ce que dit le Satan de Milton, dans l'abîme où il est précipité? Il dit: «Pensez! on m'a conduit? — Vous voyez... Mais dites-moi, monsieur Jean Mouton: républicain comme vous êtes, je pense que si vous tuez la République, c'est pour lui appeler à vivre. Car enfin, vous l'aimez et lui voulez du bien. — Vous l'avez dit, monsieur Bergeret. Je l'aime, je la veux belle et grande. Je la veux militariser, belliqueuse et naumachisier. Nous avons la première flotte du monde, la première armée du monde, le premier fusil du monde, le premier canon du monde, les premiers boutons de gilets du monde. Le temps est beau, comme dit Malebranche, le premier philosophe du monde.

Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Dès l'avènement du nationalisme, nous nous mettons en campagne. En six semaines, nous détruisons la flotte britannique, nous débarquons à Douvres et nous occupons toutes les colonies anglaises. Nous éradiquons les Indiens. Nous leur mettons des pantalons rouges, et ils deviennent invincibles. Nous envahissons l'Allemagne et nous l'annexons. C'est décidé, mais il vaut mieux n'en pas parler encore. L'Allemagne conquise... Etes-vous homme à garder un secret? — Certes! — Eh bien! l'Allemagne conquise, nous partageons le globe avec la Russie. Nous lui donnons la Chine, et nous prenons le reste. Voilà le nationalisme! Le combattez-vous encore, maintenant que vous le connaissez? — J'allais répondre, mais Jean Coq, tirant Jean Mouton par la manche, l'entraîna au siège du Comité de l'Agitation nationale.

—Vous savez bien, maître, dit Marteau, que Jean Coq et Jean Mouton, cela ne compte pas. C'est un troupeau qui va et qui vient. Et, comme vous avez semé le dire vous-même tout à l'heure, l'humanité intelligente et consciente s'achemine vers la paix universelle.

—Ou prenez-vous cela? demanda M. Mazure. Et de quel vent nourrissez-vous vos chimères? — Nous avons gardé presque toutes les vieilles causes de guerres, et nous en avons trouvées de nouvelles. On ne se bat plus contre les infidèles, mais on se bat contre les jaunes et les noirs. On ne se bat plus pour délivrer

elle que je dois vous nommer? — Mademoiselle, fit-elle avec un redoublement de fierté.

— Eh bien! Mademoiselle, êtes-vous prête à m'accompagner? — Oui, toute prête.

Tous deux sortirent et s'éloignèrent en silence. A la porte, Edith s'arrêta et se tournant vers son compagnon: — Vous êtes bien M. Gordon le détective? — Oui, Miss Osborne, je suis en effet Gordon.

— Vous savez bien, maître, dit Marteau, que Jean Coq et Jean Mouton, cela ne compte pas. C'est un troupeau qui va et qui vient. Et, comme vous avez semé le dire vous-même tout à l'heure, l'humanité intelligente et consciente s'achemine vers la paix universelle.

— Ou prenez-vous cela? demanda M. Mazure. Et de quel vent nourrissez-vous vos chimères? — Nous avons gardé presque toutes les vieilles causes de guerres, et nous en avons trouvées de nouvelles. On ne se bat plus contre les infidèles, mais on se bat contre les jaunes et les noirs. On ne se bat plus pour délivrer

elle que je dois vous nommer? — Mademoiselle, fit-elle avec un redoublement de fierté.

— Eh bien! Mademoiselle, êtes-vous prête à m'accompagner? — Oui, toute prête.

Tous deux sortirent et s'éloignèrent en silence. A la porte, Edith s'arrêta et se tournant vers son compagnon: — Vous êtes bien M. Gordon le détective? — Oui, Miss Osborne, je suis en effet Gordon.

— Je ne sais, Monsieur, quelles sont vos intentions sur ma personne, mais je n'ai pas le droit de les discuter. Je ne veux en ce moment ni me souvenir de ce que vous êtes, ni trop m'appesantir sur le motif qui vous fait agir; ce que je sais, c'est que je vous dois la vie.

— Ne pensons plus à cela, suggéra Gordon qui se sentait envahi par une émotion.

— Si l'en reparle, continua-t-elle avec dignité, c'est parce que je me rends compte qu'un sentiment tout nouveau vient de s'éveiller en moi. Jusqu'alors je n'avais songé à vous qu'avec crainte, vous étiez pour moi redoutable comme l'inconnu. Maintenant que nous nous sommes trouvés en présence, il me semble que vous n'êtes animé contre ma personne d'aucune hostilité.

Pour me sauver, vous n'avez pas craint d'affronter un danger devant lequel vous auriez été

excusable de reculer. Cet homme pouvait vous tuer. Vous n'avez rien calculé. Vous n'avez pas eu une minute d'hésitation devant ce que vous regardiez comme l'accomplissement de votre devoir.

— Ce sont là, murmura-t-il confus, ce sont là bagatelles dont moi et mes collègues nous n'avons guère l'habitude de nous embarrasser.

— Oui, je sais poursuivait-elle, que ce service était impersonnel, que ce n'était pas en faveur d'Edith Osborne que vous interveniez, mais ma reconnaissance à moi-même s'adresse à vous-même.

— C'est à vous que je dois de vivre et si peu de prix que j'attache à cette vie, je ne puis oublier la dette que je viens de contracter.

— Et maintenant, apprenez-moi, dit-elle, quel est votre projet.

— Harry semblait en proie à une angulaire perplexité. Comme il hésitait à répondre, ce fut Edith qui recommença à interroger: — Ainsi votre métier vous ordonne de me livrer? — Laissez la mon métier, fit-il, non sans quelque impatience. Elle eut crainte de l'avoir blessé, elle éprouva le besoin instinctif de se justifier.

VIN MARIANI. Le Tonique Renommé. OPINIONS DES MEDECINS. Il est sans égal dans les cas d'affaiblissement nerveux, de Mélaucolie, d'Épuisement Cérébral, de Fatigue et d'Insomnie.

le tombeau du Christ, comme les croisés, ni pour porter, comme ceux de l'an II, la liberté aux peuples à la pointe des baïonnettes, mais on se bat pour des porteurs de titres et l'on fait des guerres en faveur de l'industrie et de la finance.

— Monsieur Mazure, vous faites mal la différence du passé et du présent, dit Jean Marteau. On ne s'est jamais battu que par intérêt, pour le gain, pour acquiescer de l'or, des terres, des esclaves. On imagine des prétextes, mais l'unique raison des guerres est le vol. Les croisés se firent un cri de «Dieu le veut!» pour la conquête des territoires et le commerce des épices.

— On se bat parce qu'on s'est battu, dit M. Bergeret. Et c'est une raison suffisante. Car on a des soldats pour se battre, et l'on se bat parce que l'on a des soldats. On a des flottes et des canons pour faire la guerre, et l'on fait la guerre parce qu'on a des canons et des flottes. C'est en quoi se montre la sagesse des nations européennes.

Il faut bien se défendre, dit M. Goubin.

— Jamais il n'y eut au monde, dit M. Mazure, autant de soldats et de canons. Et vous nous annoncez la paix universelle.

— C'est que le mal à ce point ne peut durer, dit Jean Marteau. Certains signes en font pressager la fin. Nous avons eu un congrès de la Paix et nous venons d'assister à des conférences pour la paix. Ces réunions n'ont point eu d'effet, elles n'en pouvaient avoir. Mais ne sont-elles pas elles-mêmes l'effet d'un état nouveau de l'esprit public? Les congrès ne changeront rien. Mais qu'il se tienne de ces congrès, n'est-ce pas déjà la preuve que quelque chose est changé dans le monde? Ce ne sont ni des diplomates autour d'une table verte ni des philanthropes dans une salle de conférences qui supprimeront la guerre. Tant que l'état politique et social de l'Europe restera ce qu'il est, des causes de guerres se produiront nécessairement un jour ou l'autre. Les conditions économiques dans lesquelles nous vivons ont vécu et auxquelles nous sommes encore soumis mettront forcément, de temps en temps, les peuples aux prises les uns avec les autres. Pour que la guerre cesse il faut que ces conditions soient changées. Elles le seront. Elles commencent à l'être.

«Une mauvaise circulation des biens nécessaires à l'homme a produit la guerre; une bonne circulation de ces biens produira la paix.

— Vous parlez, dit Mazure, comme si l'intérêt seul menait les hommes. Mais ils sont conduits par le sentiment.

— Le sentiment, répliqua Jean Marteau, c'est la musique de l'intérêt. Les hommes ne s'entretregorgeront plus quand ils ne manqueront plus du nécessaire. Les loups ne se battent que quand ils ont faim. Et les hommes ne sont pas beaucoup plus méchants que les loups. Je vois à l'horizon la main noire du prolétaire lever sur le monde le rameau d'olivier.

Anatole FRANCE.



Professeur E. MALMQUIST.

Salle de l'Artillerie Washington.

GRANDE SOIRÉE

Au bénéfice des veuves et orphelins des officiers de police assassinés.

C'est le 25 courant qu'a lieu, dans la salle de l'Artillerie Washington, le grand concert suivi de bal déjà annoncé, et qui doit attirer une foule considérable. On sait qu'il s'agit d'une œuvre toute à la fois charitable et patriotique. La soirée se donne, en effet, au bénéfice des veuves et orphelins de nos officiers de police traités comme assassins au moment où ils remplissaient un devoir sacré. Il est admirablement composé, ce concert.

Le choix du personnel des exécutants, chanteurs et instrumentistes, est excellent.

Nous y trouvons les noms de M. Geo. O'Connell qui fournit son excellent orchestre et dirige le concert, celui de M. Barbier, notre ténor aimé; de M. le Prof. Malmquist, un pianiste d'une rare valeur et un élève de Rubinstein, de Mme Malmquist, une charmante personne, douée d'une fort jolie voix et possédant un véritable talent de chanteuse; de M. le Prof. Fonteyne, à qui sa voix, à la fois puissante et charmante, a fait une véritable popularité.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait nous arrêter ici sur les mérites des compositions qui seront exécutées à cette superbe soirée musicale. Voici le programme qui est, croyons-nous, plus éloquent que tous nos éloges.



M. MALMQUIST.

PROGRAMME.

Sous la direction du Prof. Geo. L. O'Connell.

- 1.—Ouverture, La Maetie de Portici, Auber, par l'orchestre O'Connell.
2.—D'Un Coeur qui s'Aime, Gounod, M. F. Bourgeois et Mlle Blanche Briegnot.
3.—Tenor solo, sélection, M. Henry Barbier.
4.—Deux piano, sélections de Paderewski et Rubinstein, Prof. Em. Malmquist, accompagné par Mlle Alice Ruël.
5.—Rigoletto, quartette, avec grand accompagnement d'orchestre.

ASTROLOGIE.

La Vierge (du 22 août au 21 septembre) — Ce signe zodiacal donne des tendances à la chasteté, au célibat. Il fait les mariages tardifs. La première union de ceux ou celles qu'influencent ce signe ne sera pas heureuse; la seconde pourra être plus fortunée mais l'harmonie en sera également absente; ainsi les conjoints chercheront à la compensation à cette malchance, ce qui leur attirera nombre de soucis et d'ennuis.

En revanche, ils auront de l'argent; mais le bonheur réel, qui n'existe qu'au sein du foyer conjugal, leur fera défaut.

Ils se nuiront constamment à eux-mêmes par des entreprises déraisonnables, et s'allieront leurs meilleurs amis. Des idées de suicide viendront les hanter au milieu de leur isolement social, et après une jeunesse relativement brillante, ils finiront tristement leurs jours sans être regrettés de personne.

Ils devraient se souvenir que «l'Orgueil est un sommet dont la cime est en bas», afin d'éviter les roulements ou les chutes qui les menacent à partir de la trentième année.

La femme qui leur convient est le Japs, dont la vertu préserve de la tristesse d'esprit et des maladies contagieuses.

Foraite contre la Chambre de Commerce. David Bingham et Fils, exportateurs de grains, de New York, ont attaqué la Chambre de Commerce devant la Cour de Circuit des Etats-Unis. Ils disent que, par suite d'incorrections dans la classification des blés exportés, ils ont fait une perte considérable qu'ils évaluent à \$5000. M. M. Farrar, Jones et Kruttschnitt.

Collation. Hier soir à huit heures une collation s'est produite à l'angle des rues Bourgeois et Champ-Elysées, entre un camion conduit par Henry Sheppard et un train du Louisville et Nashville R.R. Un des mulets a eu la jambe fracturée.

Coup de brique. A deux heures hier soir, une querelle s'est survenue rue St. Claude, 1602, entre deux nègres. Eugénie Simmons et Rosie Beecher. Cette dernière a été blessée à la tête par une brique lancée par sa rivale.

AMUSEMENTS. WEST END. Brillant concert, ce soir, comme tous les dimanches au West End. Le programme a été composé par M. Weldon et il sera exécuté par son orchestre, un des meilleurs que nous ayons jamais eus à la Nouvelle-Orléans, c'est tout dire. Nous comptons rencontrer une foule énorme, ce soir, au West End.

PARC ATHLETIQUE. Ce soir nouvelle représentation, au Parc, de Saïd Pasha, une délicieuse opérette, qui s'est fait une réputation européenne autant en Amérique qu'en Europe. C'est d'une pièce à grand spectacle qui est appelé à un énorme succès, admirablement montée et brillamment interprétée par la troupe Olympia. Tous les principaux sujets y figurent et y jouent un rôle important.

Accident à l'Exposition. Paris, France, 18 août.—Un autre accident est arrivé à l'Exposition. Un pont traversant le boulevard de Latour-Maubourg et reliant deux parties de l'Exposition s'est écroulé. D'après les premiers rapports trente personnes ont été blessées, dont cinq sérieusement.

Navigation Fluviale. Départs de bateaux à vapeur. DEMANCHE, 19 AOUT 1900. Old Landing—NEW GAMBELLA, 8 & 4

meins sur une personne également respectable d'âge et de caractère. C'était une veuve dont les capacités et l'honorabilité étaient garanties par les références et les attestations les plus sérieuses.

La matinée était humide et brumeuse. Aurore Barley déjeunait tout en rêvassant dans son cabinet de toilette. Certaines de ses voisines par personnes, elle se laissait aller au cours de ses pensées. Son front se plissait, ennuagé de soucis, sa lèvres avait une contraction presque douloureuse.

On frappa à la porte, un domestique entra apportant plusieurs lettres sur un plateau d'argent.

La jeune fille les prit, en examinant les adresses et tout à coup, une courte exclamation de triomphe lui échappa. Voici ce qu'elle venait de lire.

Arrestation. Un Individu du nom de Robert Powers a été arrêté hier soir à l'angle des rues Chartres et St-Louis par les officiers Fisher et O'Dowd, de la police Boylan. Il avait en sa possession environ 50 livres de culvres volées dans la rampe américaine. Jno. Biley, un de ses complices qui travaillait dans la rampe, a été également arrêté.

LE COURRIER D'AUBRE. Une semaine s'était écoulée depuis le départ de M. Barley, appelé subitement au loin pour une affaire urgente, il avait à la grande surprise d'Aurore manifesté le désir d'emmener sa femme. La jeune fille s'était récriée, mais rien n'avait pu ébranler la résolution de son père adoptif. Cette fois, sa volonté avait la résistance d'un mur d'airain. Tout ce qu'il daigna concéder, ce fut d'attacher à la personne de Mme Barley une domestique fidèle, ancienne servante aussi précieuse par son intelligence que par son dévouement.

Mais comme le départ de cette femme eût certainement déorganisé la maison, que cette maison était lourde, il annonça à la jeune fille qu'il venait de mettre la

des poncettes, tout l'attirail dont les gens de police se servent pour ligotter leurs prisonniers.

— La fit-il; maintenant, prenez ce revolver et si M. de Birmont a l'inconvenance de résister, n'hésitez pas à le mettre à la raison.

Cette arme, dans ses mains à elle! Sa surprise allait croissant. Trop émue pour oser interroger, elle obéit silencieusement à la consigne qu'elle venait de recevoir, saisit dans sa blanche main de patriotisme l'arme chargée sur laquelle ses doigts s'affermirent.

Alors le jeune homme se dirigea sur le baron, toujours tenu en respect par le canon du revolver. Jugeant la partie inégale il n'essaya même pas de résister. Le regard chargé de haine, il suivait d'un œil sombre les gestes du détective. Parfois, en se fixant sur Edith, ses paupières battaient dans une oscillation. A peine quelques exclamations traissaient-elles sa rage, la soif de vengeance qui lui emplissait l'âme de fiel.

Peu sensible à ses manifestations, l'inconnu lui avait assujéti les mains à l'aide de poncettes, lui entraînant également les pieds, et tout en se livrant méthodiquement à ce qu'il appelait la toilette du baron.

— Ce serait certes bien tentant, remarqua-t-il philosophiquement d'écraser cette vipère, mais la balle qu'on lui logerait dans ce

qui lui tient lieu du cœur serait du métal gâché. D'ailleurs, il ne perdrait rien pour attendre, aujourd'hui il vaut mieux faire notre besogne tranquillement. Le tapage ne nous servirait de rien.

Ce disant, il avait achevé de ligotter Frédéric de Birmont et sans plus s'inquiéter des regards venimeux que le captif attachait sur lui, il conclut, en manière d'adieu.

— Prenez patience; elle reviendra, cette chère Mrs Harris et vous aurez la joie de recouvrer par son intermédiaire l'usage de vos membres.

— Est-ce madame ou mademoiselle que je dois vous nommer? — Mademoiselle, fit-elle avec un redoublement de fierté.